

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 70 (1925)
Heft: 1

Artikel: Doctrine tactique et artillerie
Autor: R.M.S.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-340875>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Doctrine tactique et artillerie.

Les avis échangés dans nos dernières livraisons sur notre doctrine tactique en Suisse et, spécialement, sur le rôle à attribuer à l'artillerie dans la recherche et l'application de cette doctrine, paraissent intéresser vivement nos lecteurs, ce qui ne saurait surprendre personne. Deux lettres nous sont parvenues, l'une qui n'est pas destinée à la publicité, mais que son auteur nous permet d'utiliser, le cas échéant, à titre de documentation au service de la *Revue militaire suisse*; l'autre d'un artilleur, lequel nous prie, pour des motifs spéciaux, d'en conserver la responsabilité, si nous croyons devoir la publier.

Nous nous empressons de lui emprunter de larges extraits, car, à notre avis, elle est d'un trop réel intérêt, et la discussion amorcée par nos collaborateurs de Diesbach et Anderegg, à laquelle elle se réfère, est trop utile, en raison des réflexions qu'elle suggère au sujet de notre défense nationale, pour laisser tomber une aussi favorable occasion d'aider à la clarté d'opinions actuellement flottantes.

* * *

Notre camarade de l'artillerie écrit :

Je n'ai pas interprété l'exposé du major Anderegg de la même manière que le colonel de Diesbach; je veux dire qu'en ce qui concerne l'emploi de l'arme, je suis resté sous l'impression que la question se meut dans les limites du relatif et n'appartient pas à l'absolu. Si, dans un conflit éventuel avec un de nos puissants voisins, nous devons nous tenir à une tactique défensive, tactique de seconde classe si l'on veut, comme le fait observer le colonel de Diesbach, ce n'est pas l'infériorité de notre artillerie qui nous y oblige, mais l'infériorité numérique de toute notre armée. Dans ces conditions, je n'attribue pas une importance majeure à la question de savoir

si un peu plus ou un peu moins de canons changerait notre tactique. Nous ne pourrions, sans une aide extérieure, en adopter une autre, et il ne nous reste plus qu'à nous demander si nous conserverons notre proportion actuelle d'artillerie ou si nous chercherons à l'augmenter dans la mesure de nos moyens, ce qui est une question moins absolue que celle de savoir si nous aurons peu ou point d'artillerie ou si nous en aurons beaucoup. Nous ne pouvons en avoir que la quantité que comporte notre armée prise dans son ensemble, et dans la proportion qui nous semblera la plus favorable possible pour un emploi judicieux de celle-ci, et la plus complètement autorisée par nos ressources financières et nos possibilités de recrutement.

Faut-il conclure dès lors à une sorte de faillite du fantassin, qui, à défaut d'une artillerie plus puissante que celle de l'adversaire, se trouverait dans l'incapacité d'accomplir sa mission? S'il en était ainsi, et puisque cette artillerie plus puissante nous ne pouvons la mettre sur pied, ou plutôt sur roues, il ne nous resterait qu'à renoncer à toute tactique quelconque, ce que je ne puis m'empêcher de considérer comme excessif. La dernière guerre a-t-elle fondé véritablement la théorie de la supériorité absolue de l'artillerie, condition *sine qua non* de la victoire?

Je ne prétends pas connaître à fond l'histoire de la grande guerre, mais le peu que j'en connais ne répond pas à la théorie ci-dessus.

On a dit que les premières victoires allemandes ont été dues à la supériorité de l'artillerie, de l'artillerie lourde surtout. La supériorité de l'artillerie allemande n'a pas été tant numérique que morale; la liaison entre l'infanterie et l'artillerie a mieux fonctionné chez les Allemands que chez les Français, où elle était à peu près nulle. La littérature de guerre nous fait voir, en outre, combien souvent l'artillerie française a été mal employée. La cause des victoires allemandes, il faut, à mon humble avis, la chercher non dans la comparaison des artilleries mais dans celle des états-majors.

Le rétablissement de la Marne a-t-il été dû à la supériorité de l'artillerie française? Certainement pas, alors même que

l'artillerie française ait admirablement tenu tête à l'artillerie allemande (ce qui, entre parenthèse, détruit la légende de la perte de la bataille des frontières par les Français à cause de leur infériorité en artillerie) ; et le manque de munitions s'est fait sentir aussi bien chez les Français que chez les Allemands. C'est de nouveau aux états-majors qu'il faut regarder pour déterminer la cause de la victoire. Les rôles sont inversés : c'est maintenant l'état-major français qui sait ce qu'il veut et qui poursuit son but avec toute son énergie, et soutenu par tous ses subordonnés, pendant que l'état-major allemand hésite, doute, et ne sait pas coordonner les efforts de ses sous-ordres.

Quelle a été la part de la supériorité de l'artillerie alliée dans la victoire finale ? Il est difficile de le dire, mais je crois qu'elle a été exagérée. Tout d'abord, les alliés n'ont guère pu prétendre à cette supériorité que dans le courant de l'année 1918 ; ensuite, une partie de leur artillerie n'est pas parvenue à produire son effet pendant les attaques montées rapidement et déclenchées parfois sans préparation d'artillerie, ni pendant la retraite allemande. Enfin, la supériorité de l'artillerie alliée n'a pu empêcher les offensives allemandes du printemps 1918 de se produire et d'obtenir des résultats considérables.

Voilà pour la guerre de mouvement que, si je ne fais erreur, le colonel de Diesbach estime être la seule phase de la guerre pour laquelle nous devons nous préparer.

Considérons néanmoins aussi la guerre de tranchée qui, justement, est celle qui a provoqué le développement intensif des machines et a donné naissance aux fameux tirs de « destruction » et « d'écrasement ».

Verdun, le point culminant de la supériorité de l'artillerie allemande, où l'emploi des gros calibres a été poussé à l'extrême, où les attaques de l'infanterie ont été préparées longuement et soigneusement par des tirs d'engagement et d'écrasement formidables, Verdun a abouti à un échec pour l'armée allemande ; toutes les avalanches de fer ne réussirent pas à briser la volonté de résistance, la force morale des troupes françaises.

Pendant plus de trois années, les alliés ont subi l'infériorité

de leur artillerie, ce qui ne les a pas empêchés de résister aux attaques d'un adversaire qui disposait d'une artillerie plus puissante. Leur tactique fut donc, elle aussi, pendant tout le temps où ils se bornèrent à la défensive, une tactique à horizon limité.

Les idées énoncées par le colonel de Diesbach sur l'emploi de l'artillerie sont, dans les grandes lignes, les idées actuellement les plus généralement admises. L'expérience seule pourrait prouver si elles sont justes ou fausses. Sans vouloir les discuter, j'aimerais seulement signaler le danger qu'il y a à faire taire nos batteries pendant la défense et à les réserver pour la contre-attaque.

On n'est jamais sûr qu'une contre-attaque pourra se produire, ni surtout si elle se développera selon les prévisions. On risque donc de laisser passer les instants fugitifs, toujours plus rares dans la guerre moderne, où l'artillerie peut saisir l'infanterie ennemie. Il ne faut jamais oublier que la première tâche de l'artillerie est de soutenir l'infanterie amie ; en se taisant trop longtemps, elle laisse son infanterie exposée à tous les feux de l'artillerie et de l'infanterie adverses ; elle permet aussi à l'infanterie adverse d'avancer sans trop de peine. Notre artillerie ne pourra pas exécuter beaucoup de tirs de contre-batterie, ce sera donc contre l'infanterie adverse qu'elle devra diriger ses efforts. En le faisant, elle attirera sans doute sur elle le feu de l'artillerie ennemie, mais par là-même elle le détournera de l'infanterie amie. Elle parera aux feux de l'artillerie ennemie par la mobilité de ses feux à elle et de son matériel et, surtout, en déclenchant des tirs immédiatement efficaces. La préparation de tirs exacts, la mobilité des feux et du matériel sont des qualités auxquelles nos possibilités d'instruction nous permettent d'atteindre.

Souvent, du reste, les positions d'où l'artillerie pourra soutenir la défense ne seront pas les mêmes que celles d'où elle pourra appuyer une contre-attaque ; il n'y aura donc aucun intérêt primordial à ne pas dévoiler, peu à peu, les positions d'artillerie de la défense, lorsque l'infanterie ennemie offrira des buts favorables.

En réservant, à tout prix, son artillerie, un chef risque

fort de ne pas pouvoir l'utiliser du tout, soit parce qu'il ne se présentera plus de buts favorables, soit parce que, au moment de l'attaque ou de la contre-attaque, les deux infantries seront trop rapprochées l'une de l'autre.

Telle est l'opinion de notre correspondant.

* * *

Avant de pousser plus loin le débat, classons ses objets. Nous en voyons trois :

1^o la défense de notre territoire en général, soit les conditions tactiques qui, étant données nos ressources militaires, c'est-à-dire notre armée, l'assureront avec le maximum possible d'efficacité ;

2^o l'artillerie jouant dans cette défense un rôle essentiel, que doit-elle être pour le remplir ?

3^o comment convient-il de l'employer ?

Ce dernier objet est de nature technique ; les artilleurs sont particulièrement aptes à le traiter ; en 1924, quatre de nos collaborateurs ont bien voulu commencer cette étude : le colonel E. Turrettini ¹, le major M. de Montmollin ², le major Anderegg ³ et le premier-lieutenant M. Barthell ⁴.

Il ne saurait d'ailleurs être séparé du deuxième objet, l'organisation de notre artillerie, sur lequel il rétroagit et réciproquement. A sa nature technique, s'ajoutent ainsi des considérations de nature tactique ; et non pas de tactique d'artillerie seulement, mais de tactique générale intéressant l'exercice du commandement des unités mixtes. L'intervention du colonel de Diesbach a mis ce point en lumière. C'est ce deuxième objet, lié au troisième, que le débat a jusqu'ici mis plus spécialement en évidence.

Le premier objet, auquel il n'a été fait jusqu'à présent que des allusions sans entière précision, mais qui, dans la réalité des choses, domine tout le reste, soulève des problèmes auxquels se réfèrent plusieurs lettres que nous avons reçues

¹ Livraison de février, p. 64 : *L'artillerie de 1914 à 1918*

² Livraison d'octobre, p. 434 : *Artillerie de campagne*.

³ Livraison de novembre, p. 481 : *Artillerie de campagne*.

⁴ Livraison de juin, p. 263 : *Méthodes de tir modernes*.

antérieurement à la discussion actuelle. Nous nous proposons d'y revenir. Ces problèmes intéressent non seulement notre doctrine tactique, mais notre stratégie de défense et même notre politique militaire. Il est très difficile de dissocier ces éléments qui sont de nature à élargir notablement l'échange des opinions. Mais il est utile de les distinguer par la pensée et de rendre ainsi plus claire une étude qui est, en somme, celle de notre meilleure défense nationale.

R. M. S.
